



GERTRUDE DODART

#SORORITÉ

Secrets de femmes migrantes



récits

Gertrude Dodart

#sororité

Secrets de femmes migrantes

© Gertrude Dodart, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3327-5



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première de couverture Adèle Mélice-Dodart

À ma fille, Adèle,
À mes grands-mères, à ma mère, à ma sœur.

« Votre corps s'est enfoncé dans la terre humide. Le ciel au-dessus de vous s'est mis à se zébrer d'éclairs, tandis que tombent de grandes plaques de boue qui vous recouvrent ... »

Michel BUTOR

La Modification, 1957/1980

Les Editions de Minuit

PREFACE

Le gros poisson rouge lumineux et le lampion incandescent accrochés au plafond de notre nouveau local situé au rez de chaussée, séduisaient les passantes de la rue de la Goutte d'Or. En quinze ans d'existence, nous n'avions jamais connu une telle affluence, ce n'était pas faute de pratiquer la politique de la « Porte ouverte » ! Nos rideaux fleur-bleue en vichy dévoilaient graffs, toiles peintes et photos grand-format, tout juste déballés de notre malle de voyage professionnel. Ce bric-à-brac de présents gardés et d'œuvres créées, bribes de souvenirs choisis par une équipe culturelle exclusivement féminine captivait comme un aimant, les piétonnes du quartier.

Par un concours de circonstances, il faisait chaud pendant l'été 2011 et une bonne partie des habitants était retournée au pays. Dans la rue comme dans le square voisin, nous ne dérangions personne. Il n'y avait personne ! Beaucoup d'activités étaient suspendues pour congés annuels. Et puis le Ramadan reportait l'effervescence restante, du jour à la tombée de la nuit. Ce calme urbain nous permettait de déborder sur le trottoir pour nos ateliers de peinture acrylique, interviews, photo, vidéo...

Le bouche-à-oreille fonctionnait, certaines femmes descendaient des Habitations à Loyers Modérés situées au-dessus de nous, d'autres affluaient de Barbès, surtout les mercredis, jours de marché. Elles nous demandaient si nous pouvions leur lire d'énigmatiques missives institutionnelles, s'il fallait répondre à cette tardive convocation de l'administration et, pourquoi pas décrypter une facture inattendue, rédiger un courrier, téléphoner, voire se connecter sur internet avec les divers services publics essentiels à leur survie quotidienne.

Curieusement les hommes ne franchissaient pas le seuil de notre porte, cependant certaines femmes nous visitaient de leurs parts. En écho à notre écoute, nos visiteuses, parfois parisiennes depuis longtemps, s'enquéraient de savoir où « faire du français » et, quelles étaient nos activités. Elles étaient animées d'un évident sens du devoir courtois. Notre programme du

mois d'août mettait l'accent sur l'égalité filles-garçons, nous allions faire des émules.

Dès la rentrée de septembre nous avons commencé les ateliers pour adultes autour du théâtre de l'Opprimé d'Augusto Boal¹, en parallèle nous avons réalisé de nombreuses sorties dans les beaux quartiers, puis admis beaucoup de femmes en ateliers Couture/Création et enfin, fait participer plusieurs d'entre-elles à nos groupes de paroles Expression/Ecriture - j'avais proposé le thème « Histoires de migrations ». Progressivement la plupart se sont racontées leurs vies, elles regrettaient de ne pas maîtriser la langue française, pour l'écrire elles-mêmes. Leurs parcours me semblaient exemplaires et difficiles, intéressants et courageux. Fascinée par ces voyages sans retour, j'étais admirative.

Après un aperçu collectif de leur cheminement, j'ai créé des binômes féminins : une première raconte, l'autre transcrit, dans le droit fil du Journal à quatre mains des sœurs Groult². Ensuite, je les ai rencontrées chacune leur tour et à plusieurs reprises, pour aller plus loin, pour sonner plus juste dans le texte final. Le 8 mars 2012, un premier livret a été remis aux parties prenantes de cette aventure. Depuis j'ai affiné l'écriture et inséré d'autres récits pour unifier au mieux cet essai d'humanité.

Ces histoires partagées révèlent de multiples confidences, souvent évoquées pour la première fois, certaines relèvent de l'intime, le sceau du secret s'impose - les noms propres ont été changés, les photos supprimées. Si ces femmes ont emprunté des parcours migratoires multiples, je tiens à rendre hommage à leur courage unique. Le climat de confiance ainsi établi entre nous, entre elles et autour d'elles a suscité compréhension, tolérance et solidarité. Ces feux follets brillaient dans la nuit noire de la xénophobie, comme les prémices de l'empowerment des participantes par le biais de la sororité !

Gertrude DODART³

1

ADLIA

Femme de ménage à temps partiel
(34 ans, trois enfants, française, née au Mali)

Originaire du Mali, j'ai vécu toute mon enfance et une partie de ma jeunesse à Bamako. Quand j'étais en CP, celle que je croyais être ma mère m'a avoué être ma grand-mère. Elle m'a élevé avec ma cousine. Mon grand-père était le Principal du lycée du quartier dans lequel nous habitons. Quand je suis née, ma mère n'avait pas fini ses études, elle vivait avec mon père dans une partie de la ville assez éloignée, Lafiabougou. Nous étions séparés par le fleuve Niger.

Ma mère était cette étrangère qui venait de temps en temps à la maison. Je suis allée chez mes vrais parents à l'âge de dix ans. Ils voulaient que la famille se rapproche mais ça n'a pas été le cas, j'ai toujours été à l'écart. J'ai dû me familiariser également avec mon frère et mes trois sœurs qu'ils avaient eus après moi. Je ne les connaissais pas. Nous n'avons jamais été soudés. Tous les week-ends, j'allais chez ma grand-mère, sans rien dire. Et on me laissait faire.

À l'âge de 23 ans, le 4 janvier 2001, j'ai été donnée par mon oncle, Souleymane Sabanksé, à un homme que je ne connaissais pas auparavant, Monsieur Daouda Dembelé. Je me suis mariée avec lui. Il était de vingt ans mon aîné. Je n'aurais pas aimé avoir pour mari quelqu'un de jeune. Les jeunes sont trop impulsifs. Il vivait déjà en France, et après cinq mois au pays, j'ai eu un visa de six mois pour pouvoir le rejoindre, au titre du regroupement familial.

Pourtant au départ, j'aurais plutôt aimé partir aux Etats-Unis ou au Canada. Mon père avait fait ses études aux Etats-Unis ; au contraire, ma mère était déjà venue en France pour étudier, en 1987, en Alsace. Elle y était

ensuite revenue plusieurs fois tout en vivant au Mali. Elle connaissait donc bien la France.

Une fois arrivée en France, mon mari, son frère et la femme de celui-ci, que je ne connaissais pas encore, m'attendaient à l'aéroport. Ils habitaient ensemble dans un trois pièces à la Goutte d'Or, là où j'habite toujours. Aujourd'hui mon beau-frère est décédé, sa femme vit avec ses enfants dans une maison à Poissy avec son nouveau mari.

Educateur, mon mari travaillait un week-end sur deux. En semaine, il rentrait la nuit vers 1h00 et le matin il commençait vers 11h00. J'étais donc seule à la maison toute la journée. J'avais très peur, je croyais qu'il y avait des fantômes, je n'avais pas d'amis. J'ai beaucoup pleuré.

En plus de la distance, j'ai été décalée dès mon arrivée, chez nous en Afrique quand on ne voit pas le soleil se coucher, on ne va pas se coucher non plus ! Et en mai, quand je suis arrivée, les journées étaient longues. J'étais dépaymée, déprimée car c'était en plein été et le soleil se couchait tard. Chez nous, à partir de 18h00 il n'y a plus de soleil.

Pour m'occuper je faisais le ménage dans la maison, tous les jours. Je ne sortais pas trop, même pour des courses ou quoi. Je regardais la télé ou j'appelais ma grand-mère dix à vingt minutes à chaque fois. Elle me chantait des chansons de mon village M- - - , c'est là d'où venait ma famille, l'origine de ma famille. Ce sont mes grands-parents qui étaient venus à Bamako. Mais tous les étés, ils revenaient au village pour l'hivernage. Ma grand-mère y percevait toujours une dîme, prélevée sur la culture de l'arachide ou du fonio⁴.

Au début, mon visa ne me permettait pas de travailler mais je voulais envoyer de l'argent à mes parents. Je me suis donc arrangée avec une femme qui avait les papiers⁵ et j'ai trouvé du ménage à faire chez Peugeot à Poissy. J'ai réussi à gagner une grosse somme, 800 francs par mois. J'ai travaillé trois ou quatre mois. Elle, pendant ce temps-là, ne travaillait pas. Mais ma fiche de paye l'a rendu jalouse, elle m'a dénoncé auprès du patron